Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 6 (1941)

Artikel: La philosophie d'un naturaliste (deuxième version)
Autor: Hochreutiner, B.P.G.
Kapitel: 3: La psychologie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-895682

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chapitre III

La psychologie

La conséquence de l'hétérogénéité qui existe entre les hommes et moi, est la constitution d'une double psychologie.

§ 1. **La psychologie du plaisir.** *Mon plaisir et mon déplaisir sont des sentiments, ceux de l'humanité sont des réactions physiologiques et probablement physico-chimiques.*

§ 2. **Le raisonnement.** *Les principes d'identité et de causalité qui sont primaires chez moi, sont dérivés de l'habitude de certaines connexions nerveuses chez les hommes.*

§ 3. **Les sensations** *sont, pour les hommes, un ensemble de réactions physico-chimiques mais elles deviennent, pour moi, les révélations d'un noumène.*

§ 4. **La mémoire** *chez les hommes et chez moi.*

§ 5. **La pensée.**

§ 6. **Le subjectif et la personne.**

§ 7. **Conclusion.**

Remarque. — Objection : *Refuser d'admettre une analogie entre les autres hommes et moi est d'un orgueil insensé.* — Réponse : *Non, car c'est la seule philosophie rigoureusement logique.*

Du fait que je crois à une hétérogénéité foncière entre les hommes et moi, se dégage cette conséquence immédiate de la nécessité de créer deux psychologies différentes : l'une personnelle, subjective ; l'autre, humaine, objective, scientifique.

C'est en voulant couler dans le même moule deux ordres de choses aussi disparates que je m'étais heurté aux antinomies étudiées précédemment. En résolvant ces dernières comme je l'ai fait, j'ai déjà exposé la plus grande partie de ma psychologie. Je ne ferai que conti-

nuer mon étude en passant en revue ici : le sentiment de plaisir, le raisonnement, les sensations, la mémoire, la pensée et le subjectif. Même en y ajoutant le sentiment de la liberté et de l'infini, la nature de l'âme, le problème de la personnalité, les idées innées et l'instinct social, traités au chapitre II, ma liste est bien incomplète. Cependant ces quelques notions suffiront, peut-être, pour montrer combien il y a peu d'analogie entre ce qu'elles désignent chez moi et ce qu'elles signifient pour le reste de l'humanité.

§ 1. LA PSYCHOLOGIE DU PLAISIR

Mon plaisir et mon déplaisir sont des sentiments. Le plaisir et le déplaisir des hommes sont un ensemble de phénomènes physiques et chimiques ou, si l'on préfère, psychiques [1].

Cette différence m'est démontrée aussi *a posteriori*, puisque mon plaisir n'est jamais régulièrement proportionnel ni concomittant de ce que je nomme ainsi chez mon prochain. Il m'arrive souvent d'éprouver du plaisir, alors que les autres hommes ne présentent aucune des réactions portant ce nom ; quelquefois, au contraire, j'ai du plaisir en même temps qu'ils en manifestent. Il n'y a donc aucune relation entre ces deux choses.

La même remarque s'applique à ce plaisir, absolu pour moi, très grand chez les autres, que j'appelle le bonheur.

---

[1] J'emploie ce mot, à condition qu'il soit sous-entendu que le psychisme sera un terme provisoire désignant une forme tellement compliquée de l'énergie mécanique, qu'il serait peu pratique de la vouloir analyser aujourd'hui.

§ 2. LE RAISONNEMENT

Le raisonnement logique n'est pas aussi hétérogène que les phénomènes précédents. Je rencontre les notions d'identité et de causalité à la fois dans le monde objectif et dans le monde subjectif, mais ce qui en constitue le fondement et qui est, en réalité, un sentiment est très différent de valeur, suivant que je l'examine chez les hommes ou dans mon for intérieur.

Chez les autres hommes, je vois le principe de causalité fondé probablement sur des successions habituelles de sensations reliées peut-être de manière indirecte par des images, et le principe d'identité reposant sur des connexions cérébrales, organiques et, en quelque sorte, obligatoires.

Chez moi, au contraire, ces deux principes s'imposent par eux-mêmes, ils y revêtent le caractère d'une révélation intime.

Cependant, les conséquences de prémisses si différentes sont remarquablement semblables. D'une part, la logique qui en dérive est une science humaine ; il est peu de sujets sur lesquels le *consensus* soit aussi unanime. D'autre part, je n'ai pas pu refuser à cette logique mon adhésion personnelle.

N'en pourrait-on pas induire l'analogie du sentiment générateur chez les autres et chez moi ?

Cela ne me paraît pas du tout démontré parce que l'identité de ces deux logiques n'est réelle que si je raisonne objectivement. Les explications suivantes en fourniront peut-être la preuve.

Quand j'ai décrété l'existence objective de l'univers, si ma logique subjective n'avait pas été conforme à celle

qui y règne, je n'aurais pas pu y vivre ; j'aurais renoncé à mon hypothèse de l'existence réelle. Bien mieux, la considération principale qui m'a conduit à accepter cette hypothèse est précisément le fait que ce monde sensible était conforme à ma logique. Par conséquent, il est bien compréhensible qu'*a posteriori* je retrouve, dans l'univers objectif, la logique que, *a priori*, j'y avais, pour ainsi dire, introduite. Il n'y a là aucune raison de croire que les hommes possèdent un sentiment analogue au mien.

Du reste, lorsque j'applique ma logique à mon univers subjectif, le *consensus*, très remarqué tout à l'heure, cesse comme par enchantement. Par exemple, je vais conclure, du fait de mon sentiment religieux, à l'existence de mon Dieu intérieur; si je communique cela à mes semblables, je deviens objet de moquerie pour les uns qui me taxent de superstition et je suis objet de scandale pour les autres qui m'accusent d'anéantir la foi, en outre les logiciens impartiaux me font observer qu'un sentiment et un besoin ne sont pas des bases suffisantes pour autoriser une conclusion de portée générale.

Je persiste donc à admettre que mes notions de causalité et d'identité n'ont pas le même fondement que celles des humains en général.

§ 3. LES SENSATIONS

Les sensations des hommes sont également tout à fait différentes des miennes.

La sensation humaine, dans le domaine objectif, est à l'origine un mouvement mécanique que l'on peut mesurer; c'est d'abord le déplacement d'un corps, l'ondulation de molécules matérielles ou éthérées, ensuite

une vibration dans le cylinder-axe d'un nerf sensitif, enfin une image qui se produit à l'intérieur du cerveau, par le fait de quelque modification chimique ou physique. Qu'est-ce que cette image ? C'est une inconnue, une hypothèse, suggérée par l'observation de l'ensemble des phénomènes réceptifs et moteurs. Nous appelons cet ensemble image parce que cela est commode pour étudier la marche de ces multiples transformations d'énergie jusqu'au moment où se produiront les réactions constatables extérieurement. Ces mêmes réactions peuvent être extériorisées tout de suite, ou bien accumulées, dans l'organisme, à l'état potentiel. Elles sont généralement très compliquées et la principale, chez l'homme, est la parole, mais toutes sont matérielles et énergétiques.

Pour étudier le mécanisme de la sensation, il vaut mieux ne pas s'adresser au roi des animaux qui est un sujet beaucoup trop compliqué pour l'état actuel de nos moyens d'investigation. Prenons plutôt des organismes inférieurs et là nous assisterons à des phénomènes simples ; nous verrons alors combien ceux-ci ressemblent à une réaction chimique. On les appelle, dans ce cas et avec raison, des tropismes (1). Eh bien !

---

(1) Il est de fait que, lorsqu'on voit les pucerons de Jacques Loeb se retourner tous vers la lumière avec une précision mathématique chaque fois qu'on change l'orientation du récipient où ils sont contenus, on a beaucoup plus l'impression d'assister à une expérience électro-magnétique qu'à une réaction psychique. — Et quand ce même expérimentateur très sagace sensibilise de petits crustacés, en versant un peu d'acide dans l'eau où ils évoluent, on voit ces animaux, qui nageaient dans les directions les plus variées, affluer tous, immédiatement, du côté le plus éclairé. On se rend compte, alors, que ce phénomène ressemble bien plus à une réaction chimique, induite par un catalyseur, qu'à un acte organique.

entre ce que nous nommons scientifiquement la sensation raffinée de l'homme et le tropisme obscur de ces êtres, il n'y a qu'une différence de degré, puisque l'échelle animale présente toutes les formes intermédiaires.

Par conséquent si nous voulons rester fidèles à nos observations, nous ne chercherons pas dans la sensation humaine autre chose qu'une série de réactions physiques et chimiques. Toutefois la complication de ces phénomènes est si fabuleuse que leur étude est encore impossible aujourd'hui, et il vaut mieux leur appliquer simplement ce terme général de sensation.

Ou bien — car je n'ai aucune raison de prendre parti dans le débat — je pourrais admettre avec M. Le Dantec que la sensation est liée, chez les humains, à un élément spécial, le psychisme, qui serait un caractère très saillant de la matière vivante, commun à toute la série organique. En effet, scientifiquement, ce psychisme doit être partout, à des degrés divers, ou bien il n'est nulle part.

Quant à savoir s'il se passe dans le cerveau quelque chose qui ne soit pas un mouvement ni du psychisme objectif, ou à demander s'il s'y forme des images conscientes, des perceptions analogues aux miennes, c'est là une question mal posée à laquelle je suis obligé de répondre par la négative. C'est même une supposition antiscientifique, parce qu'elle introduit dans le monde objectif une notion qui, par définition, lui est étrangère.

Je vais maintenant résumer ce que j'ai déjà dit de mes propres sensations : comme mes sentiments, elles ont le caractère de révélations, mais il y a là une petite diffé-

rence : pour mes sentiments, c'était moi-même qui se révélait à moi-même ; pour mes sensations, au contraire, elles sont provoquées par quelque chose qui est probablement en dehors [1] de moi,... peut-être par un noumène mystérieux. Comme elles font déjà partie de moi lorsque je les connais, je ne saurai jamais rien sur leur cause. Avant d'admettre une réalité objective, mon corps reste donc lui-même aussi un inconnu pour moi parce que je le connais seulement au moyen des perceptions qui m'en parviennent. C'est assez dire la différence considérable existante entre ma sensation qui ne m'enseigne rien, subjectivement parlant, et la sensation humaine qui est la source de toute la science des hommes.

§ 4. LA MÉMOIRE

La mémoire humaine est une sorte d'appareil enregistreur. Par son moyen, certaines fibres nerveuses peuvent entrer en action et réveiller une image déjà produite, autrefois, par un excitant différent. Le mot image est pris, ici, dans son sens objectif, c'est-à-dire qu'il équivaut à un ensemble de réactions ou à leur cause hypothétique.

La théorie, généralement adoptée, de nos jours, est que la mémoire n'est pas une fonction particulière, mais que chaque neurone serait susceptible de mémoire.

On distingue aussi dans la mémoire divers éléments : l'acquisition, la conservation, l'évocation et la localisation ; on montre le rôle prépondérant qu'y joue l'association des idées ; mais les détails de la théorie importent

---

[1] Je n'en suis pas très sûr, mais ça n'a pas d'importance pour ma théorie.

peu, il suffit de constater l'apparence mécanique du phénomène.

Ma propre mémoire, au contraire, est fort différente. Elle est analogue à ma sensation. C'est la faculté que je possède de pouvoir reproduire quand je le désire l'une de mes sensations, laquelle reparaît, alors, d'une façon un peu atténuée.

Cette faculté est sous la dépendance presque immédiate de ma volonté. Je me souviens parce que je le veux et lorsque je désire fixer un souvenir, je fais attention ; or cette attention est également volontaire.

Cependant, je puis oublier, non pas de cet oubli absolu qui est l'équivalent du non-être, mais oublier d'une manière partielle. Il peut me manquer un fait dans une série continue; je me souviens de ce qui précède et de ce qui suit; je me souviens même de l'existence du fait, mais j'ai oublié sa nature et alors,... je le cherche.

Malgré un effort considérable, je ne le trouve pas ! Dois-je en conclure que ma volonté est impuissante ? Non ! mais je sens fort bien que l'attention ne fut pas suffisante, au moment où se produisit la sensation évoquée maintenant en vain. Aussi cette sensation qui, à l'état de souvenir, ferait partie de mon moi, n'est plus comprise dans ma personnalité; elle me semble faire partie, à nouveau, du noumène indéterminé et inconnu.

Que la mémoire se rétablisse un peu plus tard, et cette sensation passée y aura surgi derechef; elle aura quitté l'inconnu pour rentrer en moi, suivant le procédé d'une nouvelle perception qui est réveillée dans mon for intérieur et qui n'y était pas l'instant d'avant. Toutefois, je concède qu'il y a cette différence : c'est que, lors

de l'apparition d'une sensation, une modification concomittante du noumène extérieur à mon corps a dû se produire, tandis que la manifestation du souvenir me paraît impliquer seulement une transformation effectuée à l'intérieur de mon cerveau.

Si l'on veut bien se rappeler, maintenant, que mon corps et mon cerveau font également, pour moi, partie du noumène, et qu'ils sont complètement séparés de ma personnalité, comme le domaine objectif est séparé du subjectif, on comprendra que cette concession ne compromette pas ma théorie générale. J'ai reconnu que, dans le phénomène de mémoire, mon cerveau pouvait avoir une activité concomittante mais l'hétérogénéité subsiste complète entre ma mémoire et celle d'autrui.

§ 5. LA PENSÉE

Ma pensée est la faculté que je possède d'établir des rapports entre mes sensations, entre mes états de conscience et de mettre en rapport les unes avec les autres; ces rapports sont organiques, raisonnables, ils utilisent largement les principes logiques dont il a été question.

Chacun des éléments qui constituent cette pensée, à savoir : les sensations, les relations de causalité et d'identité, l'être pensant, etc., diffère donc, comme nous l'avons vu plus haut, suivant que j'envisage ma personnalité ou celle d'autrui. Dans ces conditions, la réunion de ces éléments, dans l'un et dans l'autre cas, ne saurait être semblable.

Tandis que ma pensée a pour base mon moi, la pensée des autres hommes est fondée sur les connexions nerveuses, encore inexpliquées, qui transforment l'excitation centripète en réaction centrifuge, coordonnée et adaptée.

On lit dans les dictionnaires que la pensée est la faculté de former des idées, c'est-à-dire des images conformes aux objets. Cela est vrai pour l'humanité en général, si l'on appelle image la transformation de l'excitation en réaction, tandis que pour moi, si j'en demeure à mon point de vue subjectif, l'idée est la même chose que l'objet et je pourrais répéter avec Berkeley : « *esse est percipi.* »

§ 6. LE SUBJECTIF ET LA PERSONNE

Quand je parle de ces notions, il importe de bien spécifier si je me place à mon point de vue subjectif ou à celui d'autrui ; en effet, l'existence d'un subjectif humain est incontestable. Je n'en veux d'autre preuve que le mot « subjectif » qui a bien été créé pour désigner quelque chose.

Il est évident, aussi, que ce subjectif humain est pour moi une partie de mon domaine objectif ; mon subjectif est donc radicalement différent de celui des autres hommes, de même que ma personne ne peut pas être comparée à la leur.

Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à envisager des concepts qui sont considérés très généralement comme relevant de l'appréciation personnelle, par exemple : la religion ou l'esthétique, et je me rends compte combien ils sont différents de ce que j'appelle ainsi. Non pas que je sois frappé par des divergences de forme ou de fond, fort naturelles après tout, mais les *mobiles* et les *principes* sur lesquels les autres hommes que moi peuvent baser leur foi religieuse et leur appréciation esthétique sont impossibles à comparer aux miens.

Alors que le subjectivisme, dans l'humanité, peut

devenir un élément très dangereux, puisqu'il sanctionnerait tous les déportements des anormaux, il est, chez moi, la source unique et profonde de ma connaissance, de ma morale et de ma religion.

Il n'est donc pas douteux que le mot subjectif, comme tous ceux que je viens d'analyser, a une valeur différente, suivant qu'il concerne l'humanité ou bien moi-même.

Je puis en dire autant de la personne. Le sentiment de conscience chez les hommes [1], cette impression, dont ils me font part, d'un être unifié peut résulter, si nous en croyons les psychologues non métaphysiciens, de l'enchaînement et de l'association même des états internes. Ces psychologues en voient une preuve dans le fait que le changement est une condition de l'intégrité de la sensibilité, car, sans le changement, la fatigue intervient et la sensibilité disparaît.

On dit aussi que la différenciation de la personne par opposition avec la réalité objective, le sentiment d'objet extérieur, pourrait être produit par les perceptions, c'est-à-dire par la combinaison des sensations.

Quoiqu'il en soit de toutes ces théories, il en résulte que ma personne diffère essentiellement de la personnalité étudiée par les psychologues précités. Pour s'en convaincre il suffira qu'on veuille se reporter à ce que j'ai dit de mon *moi* absolu. Je l'ai analysé déjà plusieurs fois et il ne me paraît pas nécessaire d'y revenir ici.

§ 7. CONCLUSION

Inutile d'allonger la liste de ces entités hétérogènes; les précédentes suffisent pour démontrer la nécessité

---

[1] Et peut-être aussi chez les animaux.

d'établir une distinction très nette entre ma psychologie et celle d'autrui.

Dans ces conditions, il serait peut-être avantageux de posséder deux séries de termes s'appliquant aux deux séries parallèles des concepts et pour cela il y aurait lieu de créer des noms scientifiques nouveaux désignant les modifications physico-chimiques intimes qui provoquent les réactions humaines. Les mots que nous utilisons maintenant sont des *egomorphismes* (1), si l'on veut bien me permettre ce néologisme.

La tentative de créer un tel vocabulaire a été faite, et je pourrais emprunter aux psychologues physiologisants leur singulière nomenclature. Je pourrais garder le terme de mémoire pour ma mémoire à moi et appeler ce qui

---

(1) Certains psychologues reprochent volontiers à ceux qui étudient la psychologie animale d'appliquer aux animaux des notions inadéquates à leur organisation quand ils parlent de la douleur, du plaisir et de la mémoire d'un chat, d'un poisson, ou d'un insecte.

C'est là de l'anthropomorphisme, disent-ils, c'est-à-dire une erreur qui consiste à prêter aux bêtes des sentiments propres à l'homme. Nous ne connaissons, chez les animaux, que des réactions mécaniques, affirme-t-on, et de là découle la nécessité de leur donner des noms spéciaux.

Pour moi, je crois cette manière de voir très juste, mais je vais plus loin : j'estime que, outre les sentiments des animaux, de plus tous ceux de mes semblables encore me sont et me resteront inconnus. La seule donnée scientifique claire que je possède à leur sujet, c'est la réaction mécanique, c'est-à-dire l'antikinèse.

Conclusion : On trouve illégitime une assimilation entre les sentiments animaux et les sentiments humains. Cette même assimilation me paraît encore plus illégitime entre mon sentiment et celui des autres hommes. C'est pourquoi je propose d'appeler egomorphisme l'erreur qui consiste à prêter mes propres sentiments à des animaux ou à d'autres hommes. En le faisant, j'outrepasse la logique.

correspond à cette faculté, dans le domaine objectif, la rémanence de l'excitant. La sensation resterait un monopole de ma personnalité et elle serait remplacée, dans le domaine objectif par le terme de réception, de même que l'antikinèse remplacerait le mot réaction.

Toutefois, cette nomenclature qui est assez peu claire me semble être prématurée et en outre tout à fait inutile. S'il est entendu que *ma* sensation ne saurait être assimilée à *la* sensation en général, que *ma* personnalité est essentiellement différente de *la* personnalité des autres hommes, que *ma* conscience n'a rien à voir avec *la* conscience dans le domaine objectif, il n'y a pas à craindre de confusions. La présence du pronom possessif de la première personne suffira pour montrer le point de vue auquel je me place et fixera la valeur des termes que je lui adjoins. Je conserve donc le vocabulaire courant qui a l'immense avantage d'être connu d'une façon générale.

En fait de psychologie, il n'y a ici que des linéaments; on n'aura qu'à prolonger les lignes en vue d'obtenir l'application de mon système à toutes les notions.

§ 8. REMARQUE SUR L'ANALOGIE EN PSYCHOLOGIE

Il reste une objection, à laquelle il a été déjà répondu dans les deux chapitres qu'on vient de lire, mais cette objection a une telle importance, qu'il est nécessaire de l'examiner pour elle-même.

On peut la formuler comme suit :

« Vous parlez de *vos* sentiments, de *vos* sensations, « de *vos* notions sujectives, mais vous semblez ignorer « que beaucoup d'hommes prétendent ressentir des « choses identiques. Ils les ont analysées comme vous,

« mieux que vous ! Cette liberté dont vous êtes si fier,
« ils y ont fait appel avant vous, cette conscience morale
« que vous constatez, ils l'ont décrite avant vous, ce
« moi enfin, rebelle à l'analyse, a été l'objet des réflexions
« de toutes les générations de philosophes.

« Et cela ne serait qu'une illusion ? Alors que vous
« constatez une analogie indéniable, au moins dans les
« termes, vous voulez douter qu'il y ait analogie réelle
« entre votre psychologie et celle de l'humanité ?

« On a dit que Voltaire, seul, avait plus d'esprit que
« tout le monde, mais que tout le monde avait plus
« d'esprit que Voltaire et vous, allant plus loin encore,
« vous prétendez être le seul à avoir raison contre tout
« le monde. Bien mieux, la même affirmation (p. ex. :
« la liberté) qui est vérité pour vous deviendrait erreur
« pour autrui ! Est-ce admissible ?... »

J'espère avoir été assez sévère envers moi pour rendre l'impression produite sur mes lecteurs. Je n'ai pas craint de forcer la note, parce que je ne puis pas répondre à cette objection d'une manière directe. Ma seule réponse possible est, en effet, une attaque et j'ai essayé d'en faire excuser la rudesse par la sévérité à mon propre égard.

Je l'avoue, je ne puis pas répondre à cette objection, mais j'ai déjà montré qu'il serait injuste de m'accuser à ce propos d'être orgueilleux, puisque la première conséquence de mes affirmations est de me faire mieux sentir ma responsabilité et d'atténuer celle des autres hommes à mon égard. Il est vrai qu'au point de vue de la logique et de la vraisemblance l'objection est grave ; toutefois, si l'on a eu la patience de me suivre jusqu'ici, que l'on veuille bien me nommer une philosophie qui soit pleinement satisfaisante pour un esprit loyal, impartial

et... conséquent. Pour peu que l'on soit habitué à la subtilité extrême des maîtres de la pensée, et que l'on ait gardé intact cet instinct de la logique, de l'unité et de l'identité, on aura de la peine à me citer un philosophe qui ait résolu, autrement que par des artifices, le problème de la liberté, celui du déterminisme scientifique, celui de la personnalité, ou celui du plaisir !

Je montrerai plus loin, avec plus de détails [1], le naufrage de tous les idéalismes contre le roc insensible et immuable de la science expérimentale et l'on verra aussi le moniste, se débattant, impuissant, au milieu de difficultés inextricables et se niant lui-même pour fonder sa théorie.

J'ai vu l'idéaliste inventer le paratonnerre avec Benjamin Franklin, étudier la physique avec Lord Kelvin, découvrir les microbes avec Pasteur. J'ai entendu des monistes faire appel à la justice idéale et des matérialistes prêcher la fraternité universelle. J'ai vu également le solipsiste attablé devant un excellent repas dont il ne mettait guère en doute l'existence. J'ai surpris encore tel agnosticiste de marque s'en prenant à des spiritualistes pour prouver l'inanité de leur doctrine ; cet agnosticiste devait pourtant professer en théorie que ces questions étaient inconnaissables et qu'il était outrecuidant de prendre parti à leur égard. J'ai aperçu, enfin, l'éclectique cueillant ça et là des théories séduisantes, pour en faire un tout rempli de contradictions internes et indigestes à ma pensée.

En face de telles inconséquences, je ne puis pas hésiter.

---

[1] Voir Chap. VI, § 2, c.

En m'exceptant du monde, en refusant de croire à une analogie qu'aucune logique, aucune expérience ne m'impose, je me trouve infiniment plus raisonnable qu'en adoptant une philosophie en révolte ouverte avec les principes les plus certains de ma raison.

Ma réponse à l'objection sera donc : ayant à choisir entre un système philosophique contradictoire, quelqu'il soit, — ils le sont tous, — et ma conclusion dite orgueilleuse de répudier toute analogie avec les autres hommes, j'accepte la seconde alternative ; et j'ai la prétention de la croire plus sensée puisqu'elle supprime les antinomies.

Entre l'aveu d'impuissance et une expérience hasardée, je choisis cette dernière et je tente l'élaboration d'un système philosophique personnel.

Chapitre IV

La morale

§ 1. ***Son fondement.*** Fondement objectif : *l'utilité sociale.* Fondement subjectif : *mon bonheur personnel.*

§ 2. ***Son application, les devoirs.*** *Devoirs envers le prochain, devoirs envers moi-même, devoirs envers Dieu.*

§ 3. ***Le problème de la souffrance.*** *Pour moi la souffrance de l'âme est : ou bien un remords et elle est méritée, ou bien un égoïsme déguisé et elle ne doit pas être, ou bien une sympathie et elle est un privilège. La souffrance physique est méprisable pour qui a la maîtrise de soi. C'est un accident.*

---

§ 1. SON FONDEMENT

a) *Objectif.* — Je suis convaincu que, consciemment ou inconsciemment, le but final de tous les hommes est